

Études critiques : pour l'Homme

Autor(en): **Cornu, Michel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **19 (1969)**

Heft 2

PDF erstellt am: **18.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380920>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR L'HOMME

Décidément, le structuralisme a pris place dans nos modes de penser. Que ce soit pour l'expliquer et le discuter ¹, ou le contester, il suscite une nombreuse littérature. L'ouvrage de Mikel Dufrenne ² ne veut pas être qu'une critique, voire une attaque du structuralisme, mais aussi une réponse, une défense de l'homme, l'élaboration d'une philosophie qui aurait souci de l'homme.

En effet, si l'on regarde les tendances actuelles de la philosophie, on ne peut que constater leurs positions antihumanistes : philosophie néo-positiviste, pour laquelle il faut « refuser à l'homme l'initiative de la pensée pour la mettre au service de ce qui est pensé » (p. 30). Philosophie du concept, pour laquelle le concept « est la pensée même, une pensée déshumanisée, impersonnelle et gratuite » (p. 31). Philosophie du langage, qui « encourage la démission de l'homme devant le langage » (p. 62). Philosophie du refus de l'histoire ³, et du même coup de l'homme, pour laquelle il s'agit « de promouvoir le système et de le protéger contre l'érosion de l'histoire, jusqu'à le soustraire à l'initiative toujours incertaine de l'homme » (p. 104). Telles sont les formes majeures de la philosophie contemporaine que M. Dufrenne, dans la première partie de son livre, décrit et dénonce.

Pour notre auteur, c'est dans la pensée de Martin Heidegger que l'on trouve l'origine de la nouvelle philosophie du concept. Cette dernière dépossède l'homme, comme l'a fait Heidegger, des prérogatives que la pensée critique et l'humanisme lui avaient conférées. Elle privilégie le système, tente « d'ontologiser le formel » (p. 22) ; ainsi l'auteur de *Sein und Zeit* privilégie-t-il l'Être.

¹ Cf. les deux numéros de la revue *Esprit*, nov. 1963 et mai 1967.

JEAN-MARIE AUZIAS : *Clefs pour le structuralisme*, Paris, Seghers, 1967.

JEAN PIAGET : *Le structuralisme*, Paris, PUF, 1968. Coll. Que Sais-je ?

² MIKEL DUFRENNE : *Pour l'homme*, Paris, Editions du Seuil, 1968, 253 p.

³ On retrouve dans l'interview : *Jean-Paul Sartre répond*, publié dans le n° 30 de la revue *L'Arc*, les mêmes griefs adressés par Sartre à Foucault et à Lévi-Strauss.

M. Dufrenne est particulièrement critique, je dirais même agressif, à l'égard de Michel Foucault ¹. L'idée que Foucault développe dans *Les Mots et les Choses* ne serait pas nouvelle ; elle aurait par exemple « trouvé une première expression dans la notion de *Weltanschauung*, si populaire dans la philosophie de l'histoire allemande » (p. 39). Qu'on nous permette de remarquer ici, avec Pierre Burgelin, qu'il ne s'agit pas en fait dans l'archéologie de Foucault, de *Weltanschauung*, vision ou conception du monde, « mais de ce qui, dans un sous-sol jusqu'ici impensé, permet que de telles conceptions soient possibles » ². Cette distinction est importante, nous semble-t-il, pour juger à sa juste valeur l'œuvre et l'originalité de Foucault. Son archéologie, nous fait encore remarquer Dufrenne, est guettée par l'idéalisme, parce qu'elle privilégie l'*épistémé*, réduit l'homme au concept d'homme, l'amène à n'être que « chose parmi les choses, ou concept parmi les concepts... » (p. 43). Elle manque en effet l'homme réel, l'homme du champ perceptif, « la présence de l'homme à ce monde brut où il plonge ses racines » (p. 42). Il nous semble que le jugement de Dufrenne, emporté sans doute par l'esprit polémique, est trop entier ; ainsi écrit-il par exemple : « On a fait, et il faut faire, une philosophie de l'ambiguïté ; mais sans doute la philosophie de Foucault est-elle seulement une philosophie ambiguë » (p. 47). Il y a certes bien des points discutables, pour ne pas dire plus, dans *Les Mots et les Choses* ; mais il y a aussi la tentative de renouveler rigoureusement l'histoire de la pensée, de permettre à la philosophie de situer les sciences (et non pas d'être située par elles, comme c'est aujourd'hui trop souvent le cas) ; bref, il y a là une tentative qui, pour irritante qu'elle puisse parfois être, méritait pourtant d'être soulignée, et non uniquement condamnée.

Le peu de bien que Dufrenne pense de Foucault nous est confirmé indirectement, lorsque, à propos d'Althusser, il écrit : «... La réflexion d'Althusser me paraît plus cohérente, plus ferme et plus rigoureuse que celle de Foucault » (p. 49). Pourtant Althusser contribue lui aussi à cette pensée antihumaniste, parce qu'il réduit par trop le marxisme à une science ou à une épistémologie ; parce que chez lui aussi « la structure est dotée d'une causalité propre » (p. 57). Ne connaissant pas l'œuvre d'Althusser, nous ne saurions dire si la critique de Dufrenne est justifiée ou non ; nous nous permettons de renvoyer le lecteur à ce qu'écrit J. Piaget sur Althusser (notamment p. 107 du livre cité), ce qui lui permettra de voir aussi un autre avis.

Dufrenne, toujours dans cette première partie, critique l'actuelle philosophie du langage, le structuralisme de Lévi-Strauss qui objective

¹ MICHEL FOUCAULT : *Les Mots et les Choses*. Paris, Gallimard, 1966.

² PIERRE BURGELIN : *L'Archéologie du Savoir* in *Esprit*, mai 1967, p. 844.

« la pensée humaine dans l'institution » (p. 87) et dissout le sens, aboutissant par là-même à la dissolution de l'homme ; il critique encore la psychanalyse de Lacan, qui dépersonnalise l'inconscient en le soumettant tout entier aux lois du langage.

L'on peut s'étonner que M. Dufrenne mette et juge sur le même plan ces pensées si diverses ; nous avons signalé ce qui nous semblait être l'originalité de Foucault ; en tout cas l'intention de *Les Mots et les Choses* est toute différente de celle qui anime les autres structuralismes. Dufrenne répond lui-même à cette objection ; ce qu'il veut, c'est souligner une convergence, une sorte de conjuration de la pensée actuelle contre l'homme.

Aussi, dans la deuxième partie, va-t-il défendre l'homme et du même coup la philosophie. « ... La philosophie ne garde son sens que si elle est le discours d'un homme qui s'adresse à des hommes et leur parle du monde et de l'homme » (p. 122-123). Bien sûr, c'est de l'homme concret qu'il sera question, de l'homme en rapport avec le monde des choses et des autres, de l'homme auquel la phénoménologie de Merleau-Ponty nous a rendus attentifs. Contre le système, il faut souligner l'importance du sens, de la subjectivité. Contre les conquêtes récentes de la science, de la technique qui risquent de nous faire oublier l'homme, il faut rappeler que l'homme « a toujours reconnu l'homme » (p. 145). L'homme est rencontre de l'autre ; il est cet être pour lequel la communication est possible, justement parce qu'il est chaque fois un être unique et incomparable qui ne se laisse pas réduire au concept d'être humain. Et Dufrenne tente dans sa description de l'homme de rester le plus près possible « de l'expérience nue où il se révèle » (p. 167). L'homme, par essence, s'affirme ; une philosophie de l'homme implique donc une philosophie de la volonté qui, à son tour, appelle une éthique. Contre la tendance actuelle de la philosophie à n'être qu'épistémologie, il faut rappeler l'exigence de l'éthique, parce que l'homme ne peut être défini par une nature conceptualisable, parce que le destin de *l'homme* n'est pas préétabli. Cette exigence de la philosophie n'est pas inconciliable avec celle des sciences humaines. Dans un long et fort intéressant chapitre que, faute de place, nous ne pouvons analyser, M. Dufrenne tente de montrer les relations entre la science, qui elle aussi, à sa manière, nous aide « à concevoir l'homme comme sujet » (p. 208), et la philosophie ¹.

Il nous faut en venir maintenant à la *Postface* ; celle-ci contient sans doute quelques-unes des idées qui tiennent très à cœur à l'auteur. Quelles sont les chances de l'homme aujourd'hui ? Dufrenne nous

¹ Signalons aussi à ce propos le nouvel ouvrage du Dr J. SARANO : *Homme et Sciences de l'Homme*, Paris, éditions de l'Epi, 1968, 189 p.

présente d'abord un constat auquel sociologues et psychologues nous ont habitués : le développement technico-économique n'est plus maîtrisé par l'individu. La technocratie invite l'homme à démissionner. Il en va de même dans la vie privée de l'homme où il est invité à la passivité : les *mass media* dépossessionnent l'individu de sa substance, l'invitent à la paresse dans les relations interpersonnelles. Bref, dans tous les secteurs de la vie humaine, nous assistons à une dépersonnalisation. C'est pourquoi la nouvelle philosophie, qui pense la mort de l'homme, n'invente rien, car cette mort de l'homme, notre époque la vit avant de la penser. La jeune philosophie adopte elle aussi d'ailleurs le style technocratique. Elle se veut, à sa manière, un groupe de pression « dont l'accès est réservé aux initiés, et dont la fonction est le monologue bien plus que le dialogue » (p. 239). En coupant le théorique du pratique, elle se fait réactionnaire ; si l'on veut porter le débat à son vrai niveau, nous devons, selon Dufrenne, l'amener sur le plan politique. Contre cette philosophie technocratique, il faut revendiquer les exigences de l'éthique ; l'individu doit se repolitiser. La tâche de notre époque est éducative : il faut rendre l'individu capable « d'assumer ce qui se fait autour de lui, en devenant à sa place cocréateur du monde qui se crée » (p. 247). Les chances de l'homme aujourd'hui, c'est que l'esprit subjectif se sauve lui-même, que l'individu, en se sauvant, sauve l'homme.

Le livre de M. Dufrenne, même si l'on peut faire quelques réserves quant à certaines affirmations, quant à certains points de la méthode, même si l'on ne partage pas l'enthousiasme de l'auteur pour l'humanisme, vient à son heure ; il nous force à questionner le structuralisme ; il nous incite surtout à reposer, après tant de philosophes, la très vieille question de l'homme.

MICHEL CORNU.